

Turco, Angelo (1999) *Terra Eburnea. Il mito, il luogo, la storia in Africa*. Milano, Edizioni Unicopli (Coll. « Biblioteca africana 3 »), 309 p. (ISBN 88-400-0567-6)

Fernand Grenier

Volume 44, numéro 121, 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022896ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022896ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, F. (2000). Compte rendu de [Turco, Angelo (1999) *Terra Eburnea. Il mito, il luogo, la storia in Africa*. Milano, Edizioni Unicopli (Coll. « Biblioteca africana 3 »), 309 p. (ISBN 88-400-0567-6)]. *Cahiers de géographie du Québec*, 44 (121), 109–111. <https://doi.org/10.7202/022896ar>

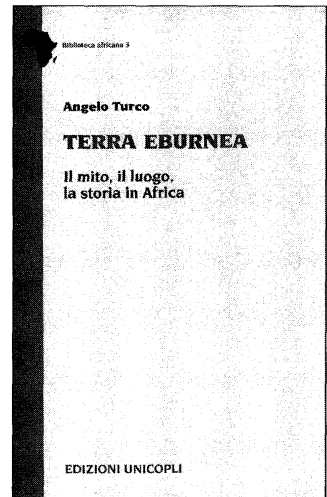
Six études de cas portant sur des villes spécifiques (Londres, New York, Chicago, Portland, La Paz en Bolivie et Kano au Nigéria) sont insérées dans le texte afin d'illustrer des éléments de certains chapitres. En réalité, ces « études de cas » sont des encadrés un peu plus volumineux que ceux que nous avons décrits plus tôt (en moyenne cinq pages chacun).

Cette contribution de J. J. Macionis et V. N. Parrillo n'est pas dénuée d'intérêt. Elle permet un itinéraire très diversifié, bien illustré et parfois anecdotique de plusieurs éléments qui relèvent des études sur le phénomène urbain dans son ensemble. Toutefois, on pourrait déplorer le caractère décousu et incomplet d'un tel ouvrage. Si l'ambition du livre est de juxtaposer plusieurs récits sur la ville en y vulgarisant des éléments théoriques et explicatifs, alors les auteurs atteignent leur objectif. À ce titre, un cours d'introduction au phénomène urbain de niveau collégial pourrait y trouver son compte. S'il s'agit par contre de l'enseignement de niveau universitaire en géographie urbaine, urbanisme, sociologie urbaine, politique urbaine ou économie urbaine, les lacunes et les faiblesses de l'ouvrage deviennent alors trop apparentes.

Sylvain Lefebvre
Département de géographie
Université du Québec à Montréal

TURCO, Angelo (1999) *Terra Eburnea. Il mito, il luogo, la storia in Africa*. Milano, Edizioni Unicopli (Coll. « Biblioteca africana 3 »), 309 p. (ISBN 88-400-0567-6)

Directeur de la collection à laquelle appartient cet ouvrage, Angelo Turco, professeur titulaire de géographie à l'Università dell'Aquila, dirige également la revue *Terra d'Africa* depuis sa fondation en 1992. Auteur de nombreux travaux, notamment *Declinazioni d'Africa* (1997), il s'intéresse depuis près d'un quart de siècle aux processus de « territorialisation ». Ses recherches récentes portent sur le territoire en tant que bien culturel et sur son expression identitaire à travers la langue, les coutumes et l'organisation sociale.



Les premiers chapitres renferment d'utiles mises au point sur la géographie physique ainsi que sur la population et le peuplement de la Côte d'Ivoire. Cependant, la vraie démarche de l'auteur, énoncée dès les premières pages, est la construction et la validation d'une géographie de la culture s'appliquant à construire scientifiquement son objet. L'ouvrage s'ouvre, en effet, sur des questions comme celles-ci : « Quel rapport peut-il bien exister entre la géographie physique et la métaphysique? Existe-t-il une configuration spatiale du mythe? Par quelles voies l'agir territorial transforme-t-il le savoir magique en savoir scientifique? »¹ Trois

remarquables monographies, qui constituent le corps du livre, démontrent l'à-propos méthodologique de cette démarche.

Dans le chapitre consacré aux Sénoufos, peuple tranquille, discipliné et besogneux occupant une partie de la savane ivoirienne, Turco montre l'imbrication des symboles territoriaux et des dispositifs sociaux. Son étude géolinguistique de *sinzang*, fondement de l'ordre sénoufo et terme sacré, est révélatrice de la dynamique assurant la cohésion du groupe et son appropriation, traduite par le langage de l'espace, « réalité concrète, qui s'observe, se mesure et s'inventorie ». Devant les contraintes qui s'exercent sur le milieu naturel et les pressions qui affectent l'économie agricole, « l'immobilisme sénoufo » dissimule l'équilibre d'une société en mouvement, à son rythme et suivant ses valeurs propres.

Les Baoulés, représentant à peu près le quart de la population ivoirienne, se concentrent dans les villages du centre du pays, mais de nombreux migrants, implantés dans les quartiers pauvres d'Abidjan, restent en contact avec la famille étendue et le village traditionnel. La « généalogie du lieu », fait essentiel de la culture baoulé, éclaire la relation mythique qu'entretient l'*homo geographicus* avec le territoire. Le toponyme *Sanahuli*, par exemple, signifie : la mort seulement peut m'éloigner d'ici; celui de *Toumodi* veut dire : paye avant de manger. L'auteur appelle « *topomorfofi* » l'ensemble des processus qui expliquent l'établissement mythique du territoire et sa continuité historique. Plus ou moins incorporées aux religions importées comme l'islam et le christianisme, les valeurs coutumières ont toujours leur place. En conformité avec le dessein divin, le mythe consiste à construire une géographie valable, sans commettre d'erreurs majeures qui, à la longue, seraient incorrigibles. On se doit de protéger et de développer le *klo*, c'est-à-dire le « lieu de l'homme pour l'homme ». À point nommé, l'auteur rappelle que « l'homme baoulé, tout comme celui d'Héraclite, désire habiter dans le voisinage de Dieu ».

La dernière monographie porte sur le groupe ajoukrou, dont Turco étudie les « sociotopies ». À l'ouest d'Abidjan, la lagune connue sous le nom d'Ébrié s'étend sur près de 140 km. Au cours des siècles, les Ajoukrous, qui groupent aujourd'hui entre 40 000 et 50 000 personnes, ont fini par détenir une connaissance extrêmement précise et raffinée de leur milieu dans ses caractéristiques à la fois terrestres, maritimes et climatiques. L'auteur appelle « *sociotopia* » l'implantation désignatoire qui fonde la régulation sociale dans ses rapports avec l'organisation symbolique du territoire et guide l'action collective suivant les principes de la légitimité. Le terme *enb*, qui désigne l'espace humain, l'espace où s'exerce la civilisation, par ses dérivés et par les corrélations qu'il engendre, finit par recouvrir un spectre considérable des éléments de l'activité humaine et de l'organisation sociale. L'équilibre socioculturel du groupe, encore très apparent dans les survivances linguistiques, est aujourd'hui menacé à la fois pour des raisons idéologiques, techniques, politiques et administratives.

Un savoir territorial, véritable patrimoine séculaire de connaissances, accompagne la vie, l'organisation et la reproduction de toute société. Le langage, qui « dit la terre », la décrit dans tous ses aspects, l'évalue selon tous ses paramètres et assure la transmission de cette information, précieuse pour la continuité du groupe. Les Baoulés, par exemple, possèdent une classification de leurs sols très élaborée, utilitaire en même temps que systématique, aussi valable à plusieurs

égards que celles que propose la pédologie moderne. La science contemporaine ainsi que les politiques de développement auraient certes intérêt à intégrer davantage un savoir traditionnel que des groupes humains laborieux ont fini par acquérir à travers les aléas, pas toujours heureux, de l'histoire.

Appuyé sur l'autorité de près de 250 auteurs cités (philosophes, linguistes, sociologues, ethnologues, géographes) depuis Aristote jusqu'à Koby Assa, notre ancien étudiant, *Terra Eburnea* est d'emblée un ouvrage d'importance majeure sur le plan méthodologique et conceptuel. Une cinquantaine de concepts inédits, utilisés à bon escient dans cette étude, témoignent de l'ambition scientifique d'une nouvelle géographie de la culture.

Les lecteurs québécois noteront avec intérêt l'appréciation d'excellence que l'auteur attribue (p. 18, note 17) à *Noms et lieux du Québec*, publication à laquelle ont contribué un grand nombre de toponymistes formés à l'Université Laval, particulièrement dans le cadre de son Département de géographie. Dans des contextes socioculturels fort différents, l'entreprise désignatoire se poursuit donc, sans doute pour entretenir la mémoire collective des générations futures.

Fernand Grenier

Sainte-Croix de Lotbinière

1 Nous avons traduit de l'italien les citations qui paraissent dans ce compte rendu.

VARLET, Jean, éd. (1997) *Autoroutes, économie et territoires*. Clermont-Ferrand, CERAMAC (Coll. « Les rencontres de Clermont-Ferrand », n° 10), 423 p. (ISBN 2-908470-08-X)

L'étude des effets socio-économiques et territoriaux des autoroutes occupe une place importante dans la recherche en économie et en géographie des transports. Bien évidemment, l'objectif est d'arriver à prévoir et à quantifier l'impact environnemental d'une autoroute, ce qui est d'autant plus utile qu'aujourd'hui chaque nouveau tronçon autoroutier doit faire l'objet d'une justification économique et d'une étude d'impact de plus en plus sophistiquée.

Cependant, dès les années 1970, les travaux pionniers de François Plassard avaient identifié plusieurs difficultés méthodologiques et mis en lumière l'impossibilité même de formaliser une théorie économique des effets structurants de l'autoroute. Face à la complexité du problème, Plassard proposait plutôt une approche empirique de manière à « observer le plus grand nombre possible de phénomènes consécutifs à la mise en service d'une autoroute, dans des circonstances variées, et de tenter d'introduire un certain ordre

